plus utile et plus agréable. Lors même que vous n'auriez aucun loisir, dérobez à vos nombreuses occupations quelques instants pour lire un article traitant d'agriculture, cet art qui vous est cher à tant de titres, et ces instants dérochés vous seront restitués au centuple par les connaissances théoriques et pratiques dont vous enrichirez votre intelligence.

INSTRUCTION AGRICOLE.—L'instruction agricole est utile à tous : c'est un fardeau léger que nul ne fatigue à porter : un bien précieux que nul voleur ne saurait vous ravir ; un trésor qu'il est possible d'accroître chaque jour. Bien que l'étude de l'agriculture soit indispensable, et que le défaut de connaissance agricole soit souvent la cause de nos déceptions, de nos insuccès, et en conséquence de la gêne qui règne au sein de la classe agricole, ne pouvons-nous pas dire également que le manque d'attention, de réflexion, nous fait perdre souvent les profits que nous devrions tirer de nos travaux.

RÉFLÉCHISSONS.—Dans bien des cas, ce ne sont pas les connaissances agricoles qui font défaut ; mais la réflexion : c'est-à-dire, cette application de l'esprit à penser sérieusement à ce qu'il est opportun, nécessaire de faire pour obtenir le succès. Souvent, on sait ce qu'il faudrait faire ; cependant on ne le fait pas, parce qu'on n'y a pas assez réfléchi, on n'est pas arrivé à ce point de conviction qui détermine notre volonté à mettre nos connaissances en pratique. Ces connaissances flottent à la surface de notre esprit, comme ces arbres trop peu enracinés, qui ne peuvent résister à l'action des vents. Je vous prie donc, pour le moment, non pas de vous mettre à l'étude, mais de faire quelques réflexions avec moi.

TERRES TROP GRANDES.—Vous connaissez votre paroisse, et probablement les paroisses qui vous environnent : vous remarquez que la plupart des terres, si ce n'est dans les paroisses nouvelles, sont entièrement défrichées. Ne vous semble-t-il pas que tous les propriétaires de ces beaux biens, comme on dit communément, doivent être riches. Cependant, plusieurs sont à la gêne, et mènent une vie pénible : les uns sont très endettés ; les autres vendent ces belles propriétés pour prendre la voie des États-Unis. Il y a à peu près cinquante ans, alors que ces propriétés étaient à demi-défrichées, les mêmes familles vivaient dans l'aisance et goûtaient les charmes de la vie domestique.

Evidemment, si le malaise se fait sentir aujourd'hui, ce n'est pas que les propriétés soient trop petites, trop subdivisées ; que l'on ne puisse cultiver une assez grande étendue de terrain, car la Providence nous a fait une large part du sol que l'homme doit féconder. Les causes de cet état de souffrance sont multiples ; mais, l'une d'elles ne consiste-t-elle pas dans l'habitude de cultiver une trop grande étendue de terrain, sans donner à notre culture la préparation et les soins convenables, sans restituer à la terre, sous forme d'engrais, les récoltes que nous lui enlevons chaque année ? Ce proverbe ne vous est pas étranger : "Qui trop embrasse mal étreint." On calcule l'abondance de la récolte sur l'étendue des champs labourés, et pour avoir voulu, dans une ardeur inconsidérée, embrasser toute la propriété défrichée, il ne reste, entre les mains du cultivateur, qu'une récolte insuffisante aux besoins de la famille.

Il se rencontre, ici et là, des cultivateurs qui ont su mettre en bon état de production toute l'étendue de leur propriété défrichée, lui conserver sa fertilité : pour eux, plus leur culture est étendue, plus leur récolte est abon-

dante. Ce n'est donc pas à eux que je m'adresse en ce moment. Je les loue de leur travail intelligent ; je les félicite de leurs succès ; je souhaite que leurs concitoyens marchent sur leurs traces.

D'où nous vient donc cette habitude si fortement enracinée de cultiver champs sur champs, mais toujours à la hâte et avec négligence ? En partie de ceux qui nous ont précédés, qui ont défriché le sol que nous foulons à nos pieds. C'est une tradition qu'il nous ont léguée ; qui s'est insinuée dans notre manière de cultiver et met aujourd'hui un grand obstacle au développement de l'agriculture.

Loin de moi la pensée d'adresser un mot de reproche à nos pères qui ont fait disparaître la forêt sous les coups de leurs bras vigoureux, pour nous mettre en possession de ces champs fertiles d'où nous tirons notre subsistance. Je partage avec vous l'admiration et la reconnaissance que nous leur devons. Fût-il jamais un travail plus rude, plus opiniâtre, plus dévoué ? Pour eux, l'ennemi, c'était la forêt ; ils l'ont combattue vaillamment ; ils en ont triomphé. Leur mission, à eux, était de défricher ; ils l'ont poursuivie avec acharnement jusqu'à ses dernières limites, laissant derrière eux certaines parties incultes, oubliant l'importance de cultiver avec soin, la nécessité de conserver la fertilité de la terre au moyen des engrais. Le sol contenait alors une richesse naturelle provenant des cendres, de la décomposition des bois et des feuilles, et leur semblait inépuisable. Certaines parties donnaient-elles des signes d'épuisement, on les laissait de côté, comme des ingrates, et l'on continuait à faire de la terre neuve avec plus d'ardeur.

TERRES APPAUVRIES.—Que les temps et les circonstances sont changés ! Maintenant, plus de terres neuves à faire ; mais aussi moins de richesse naturelle du sol, et moins de récoltes. Est-ce à dire que la province de Québec est trop vieille ; que ses forces épuisées ne lui permettent plus de nourrir ses enfants. Notre belle province, trop vieille ? Elle, née d'hier ; dont les premiers défrichements comptent à peine deux cents ans d'existence. Combien de pays, dans des conditions à peu près semblables aux nôtres, comptent, non pas des siècles, mais mille et deux mille ans ; nourrissent une population dix, quinze, vingt fois plus considérable que la nôtre et semblent jouir d'une jeunesse perpétuelle. C'est qu'on a su cultiver le sol avec soin ; n'en laisser aucune partie inculte ; lui donner avec abondance les aliments dont il a besoin pour nourrir les plantes.

C'est vrai, me dira-t-on, mais après tout, nos terres étant épuisées, il nous faut bien cultiver le plus grand possible pour obtenir plus de récoltes. C'est là une illusion et une erreur très grande. La récolte ne dépend pas toujours de l'étendue de terrain mis en culture. Vous le savez par votre expérience de chaque année. Vous avez l'habitude de labourer chaque automne tel et tel champ : dix arpents ici, dix arpents là, peut-être quinze arpents dans tel autre clos ; cependant, cela ne suffit pas à la subsistance de votre famille.

Il y a certainement quelque défaut dans votre mode de culture ; un mal profond qui heureusement n'est pas sans remède. Labourez moins ; mais apportez plus de soins à tous les travaux de culture ; augmentez la quantité et la qualité des engrais par tous les moyens à votre disposition ; mettez en bon état de production certains endroits maintenant incultes, mais susceptibles de vous donner d'excellents revenus. Combien de fois on consacre beaucoup de temps et de travail à une pièce de

terre épuisée, à l'extrémité de sa propriété, ne rendant que le double ou le triple de la semence qu'elle reçoit, tandis qu'on néglige une autre à deux pas de soi, et capable de rendre dix ou vingt pour un.

TRAVAUX A FAIRE.—Le travail que nos pères ont fait, il faut le recommencer, non pas sous forme de défrichage, mais d'améliorations de tous genres. Remarquez bien que la part la plus difficile est accomplie. Vous n'ignorez pas ce qu'il en coûte de sueurs et de fatigues pour défricher, vous conviendrez qu'il est plus aisé d'améliorer vos terres que de lutter contre les grands bois. Examinez bien votre propriété. Il y a, à quelques pas de votre maison, une pièce parsemée de cailloux, de pierres amassées en tas trop nombreux ; faites les disparaître. Ici se trouve un bas-fonds, un marais, séjour favori des grenouilles, que vous pouvez égoutter soit par des fossés, soit par des drains ; assainissez-le. Là est une savane couverte d'aulnes, de joncs ; égouttez-la, mettez-la en bon état de culture. Ces différents terrains que vous regardez d'un oeil de mépris, recèlent des trésors cachés : ils deviendront les plus fertiles de votre propriété. Une fois mis en bon état de production, vous les aimerez, parce qu'ils seront en quelque sorte votre œuvre, et vous dédommageront amplement de vos travaux.

Tout cela, me direz-vous, c'est de l'ouvrage. Certainement, mais le cultivateur canadien n'a pas peur de l'ouvrage : surtout de l'ouvrage qui le paie bien. Il en fait énormément chaque jour. Petit à petit, mettez vous à l'œuvre, et vous constaterez qu'améliorer sa propriété, suivant l'étendue de ses moyens et de ses forces, c'est bien moins d'ouvrage que de vouloir tout cultiver avec négligence.

Commencez vos améliorations là où vos ancêtres ont fait leurs premiers défrichements ; suivez les dans leur marche ardue, et en peu d'années vous arriverez comme eux à l'extrémité de votre propriété. Alors, ce sera une propriété, non seulement défrichée, mais améliorée ; en état de procurer l'aisance à votre famille. Vous jouirez des fruits de vos travaux ; vous aurez formé vos enfants aux bonnes méthodes agricoles : peut-être vous aurez trouvé le moyen de les établir convenablement auprès de vous. Ce ne sera pas la moindre de vos jouissances ; surtout lorsque vous voyez tant de fils de cultivateurs s'éloigner du toit paternel et de la patrie pour vivre sur la terre étrangères.

Vous le voyez, ce n'est pas un sujet d'études que je me permets de vous soumettre, mais de réflexions. Bien peu ont le loisir ou le pouvoir de se livrer à l'étude, mais tous peuvent réfléchir. Quelques cultivateurs ont réussi en agriculture, même sans avoir appris à lire, mais nul n'a prospéré sans avoir sérieusement réfléchi. Il ne s'agit pas de faire de grandes dépenses, des entreprises trop coûteuses, mais de mettre en action votre bonne volonté ; c'est le pouvoir moteur qui dissipera les préjugés, le levier qui soulèvera les obstacles. Le premier pas fait vous déterminera au second ; votre courage se fortifiera des profits que vous réaliserez, et vous serez content d'être entré hardiment dans cette voie des améliorations.

JULES N. PAQUET.

BIEN CONNAITRE LES MARCHÉS.

Bien connaître les marchés : voilà ce qui est le plus important pour la prospérité générale des cultivateurs dans une province.

C'est en comparant l'état de l'agriculture dans les différentes paroisses de cette province que je me suis rendu compte des causes de succès dans certains endroits et des causes de découragement dans d'autres localités.

Tout le monde d'affaires sait que l'Industrie Laitière est notre principale ressource depuis quelques années ; or, on trouve des paroisses qui ont vendu pour (\$60,000) soixante mille piastres de beurre et de fromage l'été dernier ; tandis que nombre d'autres paroisses n'ont pas encore d'industrie laitière du tout. Et je constate par mes notes que l'émigration est en raison directe de la connaissance ou de l'ignorance des marchés.

Je dirai avec l'honorable M. J. J. Ross, qu'il ne faut pas mettre tous ses œufs dans un même panier : il est donc de la plus haute importance que nos gouvernements tiennent les cultivateurs au courant des marchés, en faisant connaître régulièrement et plusieurs fois par année, à toutes les paroisses, quels sont les articles que nous pourrions exporter profitablement, quels sont les articles que demandent nos marchés locaux, nos industriels, etc. Combien de milliers ou de millions de piastres de tels articles pourraient être produits par la Province et quels endroits de la Province seraient favorables à telle ou telle production.

Je connais assez mes compatriotes pour savoir qu'ils ne sont pas lents à produire quand ils sont convaincus de l'avantage d'une chose.

Oui, oui, me dira-t-on, il y a longtemps que les gouvernements publient ces choses-là ! Je le sais, mais le malheur, c'est que les cultivateurs qui en ont le plus besoin et pour qui ces choses sont ou devraient être publiées, ne le savent pas. A peine si une ou deux personnes par paroisse reçoivent ces rapports qui d'ailleurs ne sont pas faits pour les masses.

Ces rapports sont trop longs et font mieux connaître l'érudition de ceux qui les écrivent que le fond des choses.

Ce que je voudrais pour nos cultivateurs serait un bulletin court comme ceci :

La Prov. de Québec dépense 100 lbs de tabac.
" " " produit 35 " " "

La Prov. de Québec achète 65 pour cent
du tabac qu'elle dépense et qu'elle pourrait produire.

La Prov. de Québec dépense 100 gal. de vin.
" " " produit 15 " " "

La Prov. de Québec achète 85 pour cent
du vin qu'elle dépense et qu'elle pourrait produire.

Ainsi de suite pour une foule de choses que les gens produiraient s'ils savaient seulement l'endroit où ils les pourraient vendre.

Mais, me direz-vous, comment s'y prendre pour informer rapidement tout le monde, toutes les paroisses ? C'est bien simple : LE CERCLE AGRICOLE et les conférenciers agricoles.

L'honorable M. Ls. Beaubien a touché la note juste, à mon avis, en établissant un bureau spécial au Département de l'Agriculture où les cercles agricoles, les industriels et les exportateurs seront en communication directe.

Les cercles agricoles et les conférences à ce point de vue rendraient plus de services que les sociétés d'agriculture qui ont eu beaucoup de mérite, cependant.

En avant, les cercles, pour l'étude des exigences de nos marchés.

O. E. DALAIRE.